

LEE Eun

# LES RATS DE MUSÉE

Roman policier traduit du coréen par  
Lim Yeong-hee et Françoise Nagel



*Éditions  
Philippe Picquier*

OUVRAGE TRADUIT AVEC LE CONCOURS  
DE L'INSTITUT CORÉEN POUR LA TRADUCTION LITTÉRAIRE, SÉOUL

*Ouvrage publié sous la direction de*  
LIM YEONG-HEE

Titre original : *Misulgwaneui Jwi*

© 2007, Lee Eun

Publié en 2007 par Wisdom House Publishing Corp., Corée

La présente édition en français est publiée par l'intermédiaire de  
l'agence Imprima

Tous droits réservés

© 2011, Editions Philippe Picquier

pour la traduction française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

[www.editions-picquier.fr](http://www.editions-picquier.fr)

*En couverture* : © *La Tempête* (oil on canvas), Giorgione (Giorgio da  
Castelfranco) (1476/8-1510), Galleria dell' Accademia, Venice, Italy /  
Cameraphoto Arte Venezia / The Bridgeman Art Library

© Getty images / Gdt

*Conception graphique* : Picquier & Protière

*Mise en page* : Ad litteram, M.-C. Raguin – Pourrières (Var)

ISBN : 978-2-8097-0270-5

## PROLOGUE

La voiture ralentit. Le conducteur chercha du regard un endroit où s'arrêter. L'homme sur le siège passager pointa le doigt pour lui montrer où se garer.

— C'est pas... mon quartier... ici, bredouilla d'une voix pâteuse Ji Man-kyu sur la banquette arrière.

Pensant que les deux hommes ne l'avaient pas entendu, il répéta en haussant la voix :

— Je vous dis... que c'est pas là que j'habite!

— Vous avez trop bu, vous ne reconnaissez même plus votre quartier, répliqua l'homme en se retournant.

— Non... je veux dire...

— Nous savons bien où vous habitez, tout de même! C'est vous qui êtes complètement ivre.

— Ma maison... se trouve...

— Vous n'y arriverez jamais tout seul! Voulez-vous que je demande à mes gars de vous aider?

Ji Man-kyu vit un sourire se dessiner sur les lèvres de l'homme. Il sentit un frisson le parcourir. Il lui fallait à tout prix sortir de cette voiture.

— Je peux me débrouiller, répondit-il. Je n'ai bu qu'une bouteille de whisky... et encore, on se l'est partagée... D'ailleurs, pourquoi est-ce que j'ai la tête qui tourne comme ça?

— Descendez!

La voiture s'immobilisa. Ji Man-kyu en sortit lentement. Il aurait voulu se précipiter au-dehors, mais son instinct lui souffla de n'en rien faire. Mieux valait se conduire comme si de rien n'était. Malgré ses jambes chancelantes, il s'efforça de marcher avec naturel. Il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait, mais il avança droit devant lui. D'abord, mettre de la distance entre ces hommes et lui! Une foule de pensées se bousculèrent dans son esprit. Son enfance misérable, ses talents de peintre révélés alors qu'il était encore étudiant, l'étiquette de « génie » qu'on lui avait collée, sa brillante carrière qui lui avait valu les éloges du milieu artistique, toutes ces images défilèrent dans sa tête. Il revit aussi sa femme et ses enfants. Où étaient-ils en ce moment? Et lui?...

Tout à coup, une lumière troua l'obscurité. Alors, il se rendit compte qu'il se trouvait au milieu de nulle part. Il se retourna. La voiture fonçait sur lui, tous feux allumés. Une douleur fulgurante le scia en deux. Il regarda avec indifférence son sang jaillir de tous côtés. On aurait dit un tableau de Jackson Pollock. Ce fut sa dernière pensée.

Après son entretien avec Byeon Jaebeom, conservateur en chef du musée privé Jeongno<sup>1</sup>, Kim Jun-ki dirigea ses pas vers le bureau du directeur Pak. Yang Nuri, une de ses camarades d'université et conservatrice stagiaire de ce même musée, l'accompagnait.

Kim Jun-ki avait appréhendé cette rencontre avec le conservateur qui s'était farouchement opposé au projet de son exposition dans le musée. Mais contrairement à ce qu'il avait craint, l'entretien s'était plutôt bien déroulé. En vrai professionnel, Byeon Jaebeom avait déjà tout oublié des querelles qui s'étaient élevées autour de cette exposition, il s'était contenté d'en étudier avec soin les préparatifs.

Le musée Jeongno, célèbre pour sa collection de peinture coréenne contemporaine, n'avait encore jamais permis à un artiste débutant, frais émoulu de son école, de présenter une exposition individuelle. Bien sûr, personne dans le milieu n'ignorait le brillant parcours de Kim Jun-ki, sorti premier de la prestigieuse Ecole des beaux-arts de Séoul et déjà lauréat de nombreux concours nationaux et internationaux. Cependant, tout cela n'aurait pas

---

1. Le musée Jeongno, inventé par l'auteur, fait office à la fois de musée et de galerie d'art. Il engage des artistes sous contrat d'exclusivité.

dû suffire ni même mériter de faire l'objet d'un quelconque débat. Seuls les peintres reconnus qui avaient déjà fait au moins six ou sept expositions individuelles en Corée et à l'étranger pouvaient prétendre à présenter leurs œuvres dans ce musée.

D'ailleurs, ce projet de première exposition avait été décidé trop subitement. Le musée abritait déjà une exposition intitulée « Les grands peintres de la lumière et de la couleur – l'école de Venise », laquelle devait durer jusqu'à la fin juin. Organisée par le conservateur Byeon, elle remportait un grand succès auprès des amateurs d'art et attirait l'attention de tous les médias. Or, au début du mois de mai, le directeur Pak Kilyong avait brusquement décidé de l'interrompre sans explication et de consacrer les deux premières semaines de juin à une rétrospective des œuvres de Lim Yeong-suk, peintre mondialement célèbre pour sa peinture occidentale, à l'occasion de sa retraite du monde artistique. Et il avait décidé que l'exposition de Kim Jun-ki aurait lieu durant les deux semaines suivantes.

Ce changement de programme s'expliquait en partie par l'annonce soudaine faite par Lim Yeong-suk qu'elle cessait ses cours à l'École des beaux-arts de Séoul. Restait toutefois que cette façon d'agir du directeur n'était pas conforme aux usages en vigueur dans le milieu de la peinture. Byeon et les autres conservateurs n'avaient pas compris les motivations de leur supérieur et tous avaient contesté sa décision. Malgré tout, le directeur l'avait emporté.

Le jour même du vernissage de la rétrospective, Kim Jun-ki avait été convoqué par le directeur du musée.

— Tâche de bien préparer ton expo! lui dit Yang Nuri. Le directeur Pak te soutient, mais le conservateur en chef Byeon Jaebeom n'est toujours pas complètement convaincu. Pareil pour les autres conservateurs.

— Je sais, répondit Kim Jun-ki. Je vais devoir leur montrer mes meilleurs tableaux. C'est le seul moyen de les gagner à ma cause.

— Je regrette de n'avoir pas pu t'aider davantage. Mais ces derniers temps, c'était carrément l'affolement ici, avec cette rétrospective de Lim Yeong-suk.

— Je comprends.

Les deux jeunes gens arrivèrent devant le bureau du directeur Pak. Yang Nuri entra seule puis ressortit et donna une petite tape sur l'épaule de son camarade en guise d'encouragement. Kim Jun-ki se racla la gorge, prit une profonde inspiration et entra.

Le vaste bureau occupait la moitié du troisième étage du musée. La sobriété de la décoration reflétait le caractère de son occupant. Au-delà de la grande baie vitrée, les monts Inwang offraient un panorama impressionnant. Des rayonnages chargés de livres et de catalogues couvraient tout un mur. Sur un autre mur étaient accrochés plusieurs tableaux de dimensions diverses. Le directeur Pak, qui avait retroussé ses manches, pianotait sur le clavier de son ordinateur portable. Kim Jun-ki le salua poliment.

— Ah, c'est vous, Kim Jun-ki? demanda Pak en regardant par-dessus ses lunettes.

— Oui, monsieur.

— Installez-vous sur le canapé et attendez-moi un instant. Il faut que je finisse ça, c'est urgent. J'espère que je ne vous fais pas perdre trop de temps.

— Non, pas de problème.

— Vous êtes sûr? Alors, tant mieux. Asseyez-vous.

Kim Jun-ki prit place sur le canapé au milieu de la pièce. Au bout de quelques instants, voyant le directeur se lever, il se remit sur ses pieds.

— Ne bougez pas, restez assis, dit Pak avec un sourire.

Petit et maigre, les cheveux tout blancs, le directeur avait largement dépassé les soixante-dix ans, mais n'en impressionnait pas moins par son charisme et la dignité de son maintien.

— Voilà enfin le peintre qui m'intrigue depuis si longtemps! s'exclama-t-il. J'ai beaucoup entendu parler de vous. Les professeurs de l'École des beaux-arts de Séoul ne tarissent pas d'éloges à votre sujet, de même que bon nombre de personnalités du milieu artistique.

— Vous me flattez, monsieur. En tout cas, je vous remercie.

Le directeur Pak était la mémoire vivante de la peinture moderne coréenne. Dès la libération du pays en 1945, il avait consacré sa vie à l'épanouissement de l'art moderne en Corée. Intimidé par ce géant de l'art, Kim Jun-ki, qui faisait ses premiers pas dans cet univers, n'osait même plus respirer.

— Quel âge avez-vous?

— Vingt-sept ans.

— Vingt-sept ans... le bel âge! A cet âge, on n'a peur de rien. On peut tout faire... Avez-vous parlé au conservateur Byeon?

— Oui, il vient de procéder à l'ultime vérification des œuvres que je compte exposer.

— Très bien! Si votre entretien s'est bien passé... je suis soulagé. Comme vous le savez, il était très opposé à votre exposition. Remarquez, je le comprends. Jusqu'à présent, aucun jeune artiste sortant de l'école n'a encore fait d'exposition individuelle dans notre musée.

— J'en suis conscient. Je travaillerai dur pour ne pas vous décevoir.

— Travailler dur... Parfait!



Les yeux plissés, Pak dévisagea Kim Jun-ki. Le jeune homme se sentit la gorge sèche, mais n'osa pas demander un verre d'eau.

— Qu'est-ce que l'art pour vous ?

Surpris par cette question inattendue, Kim Jun-ki se mit à bafouiller :

— Pour moi... euh... c'est...

— Ne craignez rien, dites-moi franchement ce que vous pensez.

— Pour moi, l'art est une passion.

— Une passion ? C'est tout ?

— L'art est... comment dire?... à vrai dire, je n'en sais trop rien. Personnellement, j'ai choisi cette voie parce qu'elle me plaît et que je crois pouvoir y consacrer ma vie entière sans regret.

— Vous avez tout à fait raison. C'est exactement ça, l'art. Quelque chose qu'on aime et auquel on consacre sa vie entière sans regret.

— Je ne comprends pas bien.

— Vous souvenez-vous de ce que vous avez éprouvé quand vous avez peint votre premier tableau ? Quand vous avez tenu un pinceau pour la première fois ?

— Eh bien... j'étais tout petit, je ne sais plus...

— Je vois. Dans ce cas, parlez-moi de ce que vous avez ressenti plus tard. Quelle a été votre impression en achevant la première œuvre que vous estimiez digne d'intérêt ?

— Voyons voir... j'étais heureux et fier, je tremblais d'excitation, et en même temps j'avais peur.

— Justement ! Ce premier sentiment, c'est ça, l'art !

— Le premier sentiment...

— J'imagine qu'en ce moment vous éprouvez la même chose : de la joie et de l'appréhension à la veille de votre première exposition individuelle sous le feu des

projecteurs, énonça le directeur d'une voix posée. Ce sentiment, conservez-le toujours. Je sais que c'est plus facile à dire qu'à faire. Il arrive souvent qu'on l'oublie une fois que l'on a acquis gloire et fortune. Mais souvenez-vous que c'est en cela que consiste l'art. Sinon, tout ce que vous ferez, tous les succès que vous remporterez seront vides de sens.

Les paroles du directeur se gravèrent dans le cœur de Kim Jun-ki.

— Je ne l'oublierai pas.

— Notre musée accueille des événements très intéressants ce mois-ci. Aujourd'hui commence la rétrospective de Lim Yeong-suk qui prend sa retraite de l'École des beaux-arts, ensuite ce sera la première exposition d'un jeune artiste sorti de la même école. Il est rare de voir un professeur et son élève exposer l'un après l'autre au même endroit. Amusant!

— J'ai entendu dire que Mme Lim m'avait beaucoup soutenu, mais je ne l'ai pas encore remerciée.

— Vous en aurez l'occasion plus tard. Je suppose qu'elle doit vous être très reconnaissante.

— Comment ça? demanda Jun-ki, interloqué.

C'était plutôt à lui d'exprimer sa gratitude, non? Alors pourquoi le directeur venait-il de dire le contraire?

— Le professeur Lim est une véritable artiste, reprit Pak. Elle n'a jamais perdu cette première émotion dont nous venons de parler. Elle a toujours gardé le même esprit. C'est pour cela qu'elle est devenue mondialement célèbre et qu'elle représente la peinture coréenne. Malheureusement, il reste peu d'artistes comme elle aujourd'hui. Et je crains que ça ne s'améliore pas à l'avenir...

Pak Kilyong poussa un soupir et ferma les yeux. Le silence régna un instant dans le bureau. Kim Jun-ki estima qu'il était temps de prendre congé.

— Vous voulez... commença le directeur en rouvrant les paupières.

Il n'acheva pas sa phrase. Jun-ki lut une brusque inquiétude dans son regard. Quelques secondes plus tard, le directeur avait repris son attitude normale.

— J'ai un cadeau pour vous, annonça-t-il.

— Ah bon ?

— Je pense qu'il vous plaira.

Il prit sur la table basse un catalogue et le tendit au jeune homme.

— C'est un cadeau de la part du musée Jeongno pour vous féliciter à l'occasion de votre première exposition.

Jun-ki regarda la couverture. Il s'agissait des œuvres de Lim Yeong-suk.

— Je me suis chargé en personne de l'édition pour célébrer ce qui sera sa dernière exposition. J'en ai fait tirer cent exemplaires que je vais distribuer à ses amis et connaissances.

Jun-ki remarqua au premier coup d'œil que l'ouvrage avait été réalisé avec un soin particulier.

— C'est trop... dit-il en le rendant.

— Prenez-le. Je tiens à ce que vous soyez le premier à recevoir un exemplaire de cette édition. C'est un grand honneur, vous savez ! Attendez, redonnez-le-moi une minute.

Pak Kilyong ouvrit le livre et inscrivit au bas de la page de titre : « 1/100 » suivi de sa signature. Puis il le rendit à Jun-ki.

— C'est plutôt au professeur Lim que vous devriez l'offrir, non ?

— Je lui donnerai le centième exemplaire.

— Je ne sais pas si je le mérite. En tout cas, je vous remercie.

— Vous êtes jeune et vous avez beaucoup de talent. Je vous crois capable de déchiffrer le sens caché des tableaux du professeur Lim.

— Pas du tout, je ne suis qu'un pauvre débutant. Je suis encore loin de comprendre sa vision du monde et de la vie, c'est trop profond pour moi.

— Ne soyez pas si modeste. La peinture n'est pas forcément hermétique. Les profanes la considèrent peut-être ainsi, mais beaucoup d'artistes ont une opinion différente. En fin de compte, le secret d'une œuvre demeure souvent enfoui dans l'œuvre même.

— Ah, je vois... répondit Jun-ki, évasif.

Les paroles du directeur le laissaient quelque peu perplexe. Pourquoi lui racontait-il tout cela ? Depuis tout à l'heure, la conversation semblait avoir pris une nouvelle direction.

— Je vois que vous n'avez pas tout à fait saisi. Avez-vous vu l'exposition sur l'école de Venise qui s'est tenue dans notre musée le mois dernier ?

— Non, je regrette. J'en avais l'intention, mais elle s'est arrêtée trop brusquement.

— C'est vrai ! répondit Pak, l'air gêné. *La Tempête* de Giorgione en faisait partie. Vous connaissez ? C'est mon tableau préféré.

— Oui, bien sûr, je le connais.

— Ce tableau...

Le directeur fut interrompu par des coups frappés à la porte. Na Yeong-ho, conservateur chargé des expositions des artistes coréens, entra.

— Oh, vous êtes occupé ! constata-t-il en jetant un regard vers Jun-ki. Excusez-moi !

Mais il ne se retira pas pour autant.

— Il y a une urgence ? demanda Pak.

- Oui, il faut que je vous parle de la rétrospective.
- Ça ne peut pas attendre un moment ?
- C'est assez pressé...

Voyant l'air embarrassé du directeur, Jun-ki se dit qu'il était préférable pour lui de prendre congé.

— Je vais partir, dit-il. J'ai déjà assez abusé de votre temps.

- Vous êtes sûr ? insista Pak en clignant des yeux.

Il semblait désespéré. Ce n'était plus le même homme.

Comme Kim Jun-ki s'apprêtait à se lever, il lui rappela :

- N'oubliez pas votre livre!... Et prenez ça aussi.

Il fouilla sur le plateau inférieur de la table basse et extirpa d'une pile de dossiers un billet imprimé qu'il glissa dans le catalogue. Jun-ki crut deviner qu'il s'agissait d'un ticket d'entrée pour l'exposition sur l'école de Venise.

Kim Jun-ki prit le livre et se leva.

— Comptez-vous passer voir Oh Jinhwan ? Je l'ai eu au téléphone tout à l'heure pour discuter de l'exposition du professeur Lim. Il m'a dit que vous aviez rendez-vous dans les bureaux de la revue *Art Field*.

— C'est exact. J'avais l'intention de m'y rendre en sortant d'ici.

— Ça tombe bien ! J'ai un manuscrit à lui transmettre. J'aimerais que vous le lui apportiez.

— Bien sûr.

— Vous vous connaissez bien ?

— Oui, c'est un ancien élève de mon lycée et de l'École des beaux-arts.

— Cette école est une véritable pépinière de talents ! Elle a formé les meilleurs spécialistes : le critique d'art Oh Jinhwan, la conservatrice Yang Nuri, le professeur Lim Yeong-suk, et vous-même...

— N'exagérons rien!

Le directeur Pak agrafa le manuscrit et inscrivit quelque chose sur la première page. Puis il y fixa deux photos à l'aide d'un trombone et glissa le tout dans une enveloppe de papier kraft.

— Vous avez déjà lu un de mes éditoriaux dans *Art Field*? demanda-t-il en tendant l'enveloppe à Jun-ki.

— Oui, plusieurs.

— Voici le dernier. D'habitude, je l'envoie par e-mail, mais cette fois, comme il y a des photos, je préfère qu'il soit remis en main propre. Alors, rendez-moi ce service puisque vous y allez. Vous n'aurez qu'à le donner à Oh Jinhwan, c'est tout.

— Vous pouvez me faire confiance. Merci pour vos bons conseils.

Kim Jun-ki s'inclina poliment devant le directeur, salua Na Yeong-ho d'un bref signe de tête, et se dirigea vers la porte. Il allait l'ouvrir lorsqu'il entendit la voix de Pak derrière lui :

— Je compte sur vous, dit le directeur en désignant l'enveloppe jaune.

Une fois sorti du bureau, Kim Jun-ki consulta sa montre. Il était 5 heures de l'après-midi. Il n'avait pas une minute à perdre s'il voulait se rendre à son rendez-vous avec Oh Jinhwan fixé à 17 h 30. Le rez-de-chaussée du musée était noir de monde. La cérémonie d'inauguration devait commencer à 18 heures. L'exposition, qui, selon toute vraisemblance, serait la dernière du peintre le plus représentatif de la Corée, suscitait un vif enthousiasme parmi les invités, et ce avant même l'ouverture des festivités. Kim Jun-ki regarda de nouveau sa montre et quitta le musée en hâte.

Le vernissage avait attiré beaucoup plus de monde que prévu. Non seulement les journalistes coréens et étrangers et les professionnels de l'art, mais aussi les collectionneurs des œuvres de Lim Yeong-suk et ses plus fervents admirateurs se pressaient dans le musée. L'air devenait irrespirable.

— C'est la première fois que je vois un tel engouement pour une exposition, remarqua Byeon Jaebeom en épongeant la sueur de son visage. Je ne sais plus où donner de la tête.

— Moi non plus, je n'aurais jamais imaginé voir autant de gens, répondit Lim Yeong-suk.

L'artiste avait malgré tout sa petite idée quant aux raisons d'une telle affluence. La plupart des visiteurs pensaient que sa retraite du monde des arts avait un rapport avec la disparition de son mari Yun Hou survenue un an auparavant. Ils étaient venus, non pour la rétrospective, mais pour essayer d'en apprendre davantage sur le couple, comme d'autres se tiennent à l'affût des scandales touchant la vie privée des stars. Plusieurs journalistes l'approchèrent pour lui demander une interview. Lim Yeong-suk accepta d'un hochement de tête. S'il fallait en passer par là, autant s'en débarrasser tout de suite.

— On a interrompu l'exposition sur l'école de Venise pour pouvoir organiser une rétrospective de vos œuvres. Y a-t-il une raison particulière à cela? demanda un journaliste.

— C'est le directeur Pak qui a pris cette décision. Je crois qu'il l'a fait en partie parce qu'il regrette de me voir quitter l'École des beaux-arts de Séoul et cesser de peindre. Comme j'ai donné mon accord au dernier moment, l'organisation de l'exposition a été un peu bousculée.

— Savez-vous que votre cote s'est envolée depuis que vous avez déclaré mettre fin à vos activités? Vos

œuvres valent plus cher que celles des trois peintres coréens les plus cotés sur le marché, c'est-à-dire Yi Jung-seob, Pak Su-keun et Kim Hwan-ki. Qu'en pensez-vous ?

— Ce n'est pas à moi d'émettre une opinion sur les estimations. Tout ce qui compte pour moi, c'est de peindre du mieux que je peux.

— Quels ont été les résultats de l'enquête sur la disparition du peintre Yun Hou, il y a un an ?

— Je ne sais pas. On ne m'a pas informée que l'enquête était close.

— On raconte que cette disparition a joué un rôle déterminant dans votre décision de vous retirer du monde artistique. Est-ce vrai ?

— Je ne souhaite pas répondre à cette question.

— Il y a une semaine, l'un de vos tableaux datant des années 1970 a été adjugé aux enchères pour deux millions de dollars à Philadelphie. S'agit-il du montant le plus élevé jamais atteint par l'une de vos œuvres ?

— Non, pas exactement.

— En ce qui concerne la disparition de Yun Hou, que comptez-vous faire ?

— Je préfère que vous ne parliez plus de mon mari. Si vous avez d'autres questions, adressez-vous à Byeon Jaebeom, le conservateur en chef du musée. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser...

Lim Yeong-suk salua courtoisement les journalistes puis se dirigea vers les vestiaires. Elle avait eu beau s'attendre à ces questions, les entendre de vive voix l'avait douloureusement troublée. Na Yeong-ho s'approcha d'elle et lui dit :

— Madame Lim, la cérémonie d'inauguration ne va pas tarder à commencer. Une foule de personnes sont arrivées en avance.



Lim Yeong-suk hochâ la tôte. Na Yeong-ho appela Yang Nuri d'un signe de la main et lui demanda :

— Pourriez-vous aller chercher monsieur le directeur ?

Au même instant, un quatuor à cordes se mit à jouer une douce mélodie. C'était le signal pour donner le coup d'envoi de la réception. La foule se pressa vers l'estrade dressée dans un coin de la salle d'exposition. Byeon Jaebeom prononça son allocution d'ouverture :

— Je tiens tout d'abord à remercier sincèrement les professionnels de l'art, les journalistes, et tous les amoureux de l'œuvre de Lim Yeong-suk, aussi bien coréens qu'étrangers, qui sont venus se joindre à nous aujourd'hui. Nous sommes réunis ce soir à l'occasion du départ officiel du professeur Lim de l'École des beaux-arts de Séoul, pour célébrer quarante années d'une brillante carrière consacrée à la peinture. D'habitude, je commence mes discours par des paroles de félicitations, mais ce soir, j'éprouve trop de regrets pour le faire. Car, désormais, nous ne connaissons plus le bonheur d'admirer de nouvelles œuvres de Mme Lim...

Son discours terminé, Byeon Jaebeom présenta Lim Yeong-suk au public. Un tonnerre d'applaudissements éclata dans la salle. L'artiste monta lentement les marches de l'estrade. Elle prit une profonde inspiration, s'apprêta à lire son discours. C'est à cet instant précis que retentit un cri d'horreur. L'assistance tout entière se tourna vers l'escalier menant au premier étage, d'où était venu le hurlement. Une vive agitation s'empara de la foule tandis qu'une jeune femme dévalait les marches d'un air affolé. C'était Yang Nuri, le visage pâle de frayeur. Elle bredouillait des paroles incompréhensibles. Byeon Jaebeom et plusieurs autres personnes se précipitèrent vers elle. La jeune femme s'affaissa au sol.

Le taxi qui s'était traîné tout le long du chemin s'immobilisa complètement en atteignant l'avenue des Invités-d'Honneur qui traversait de part en part le quartier de Gongdeok. Kim Jun-ki tendit le cou par la vitre pour regarder la rue devant lui. Un embouteillage monstre s'étirait jusqu'à l'entrée du grand pont de Mapo. Jun-ki jeta un coup d'œil à sa montre. Il était 17 h 40. Il sortit son téléphone portable de sa sacoche avec l'intention de passer un coup de fil à Oh Jinhwan, puis changea d'avis et se renversa en arrière sur le siège pour observer d'un œil distrait les rues saturées de véhicules qui se faufilaient dans la forêt de gratte-ciel de la capitale.

Son regard tomba sur l'enveloppe kraft non cachetée posée sur le siège à côté de lui. Pris d'une brusque curiosité, il en extirpa les feuillets. Deux photos en noir et blanc étaient fixées avec un trombone sur la première page en haut à droite. Elles n'étaient pas récentes, ça se voyait tout de suite. Après les avoir examinées un moment, Jun-ki porta son regard sur le titre : « Les Rats de musée ». Que pouvait-il bien signifier ? Il voulut lire quelques lignes, mais, épuisé par la préparation de son exposition, il ne se sentit pas le courage de déchiffrer les caractères trop petits et la typographie trop serrée. De toute façon, il se sentait vaguement coupable de lire un texte qui ne lui était pas destiné. Il remit le manuscrit dans son enveloppe et ferma les yeux.

Tout à coup, il se redressa et regarda autour de lui. Il avait dû s'assoupir. Le taxi se trouvait maintenant presque à l'entrée du pont de Mapo.

— On est encore loin ? demanda-t-il au chauffeur.

— Il ne reste plus que le pont à traverser.

Jun-ki regarda encore sa montre. 18 h 10 ! Peu après, le véhicule s'engageait enfin sur le pont. Le chauffeur, à

bout de patience, appuya sur l'accélérateur et un violent courant d'air s'engouffra par la vitre avant droite qui était ouverte au tiers. Jun-ki, encore quelque peu ensommeillé, voulut entrouvrir la fenêtre de son côté, mais il appuya trop fort sur le bouton de commande électrique et la vitre descendit brutalement. L'enveloppe kraft s'envola dans les airs. Jun-ki réagit immédiatement.

— Arrêtez-vous! cria-t-il affolé.

— Quoi? demanda le chauffeur.

— Arrêtez, je vous dis! Le vent a emporté mon enveloppe.

— De quel côté?

— Vers la berge.

Quelques instants plus tard, le taxi s'arrêta à l'extrémité du pont. En toute hâte, Jun-ki régla la course et dévala le talus. Arrivé au bord du fleuve, il se laissa tomber par terre, en proie à un terrible accès de désespoir. Jamais il ne retrouverait son enveloppe dans cette immensité! Pourtant, il le fallait à tout prix. Il se releva et entreprit de fouiller les endroits où il pensait avoir le plus de chances de découvrir le précieux paquet. Il interrogea les marchands ambulants et les promeneurs assis sur des bancs, mais tous secouèrent la tête. Inutile de continuer, ça ne servirait à rien, songea-t-il au bout d'un moment. Il consulta encore une fois sa montre. Il était maintenant plus de 19 heures. Il acheta une bouteille d'eau à une buvette et la vida d'un trait. Soudain, la sonnerie de son portable retentit. C'était Oh Jinhwan.

— Mais enfin, où es-tu?

— Excuse-moi, j'ai eu un ennui...

— Dis-moi où tu te trouves.

— C'est une catastrophe!

— Je sais.

— Ah bon?

- Je suis au courant.
- Mais, comment le sais-tu ?
- Je viens de l'apprendre. On m'a dit que tu étais l'un des derniers à l'avoir vu.
- Comment ?
- Tu ne comprends pas ce que je dis ?
- De quoi parles-tu ?
- Le directeur Pak vient de se suicider. Il s'est pendu dans son bureau !

Kim Jun-ki regardait le journal télévisé. Depuis quelques jours, on ne parlait plus que de Pak Kilyong. On racontait sa vie et sa carrière, mais surtout on émettait une multitude d'hypothèses sur les motifs de son suicide.

Bien qu'il considérât ces reportages comme de mauvais feuilletons policiers, Jun-ki prêtait une oreille attentive à toutes les informations concernant la mort de Pak. Décidément, ces journalistes ne manifestaient pas le moindre respect à l'égard du défunt ! Ils n'avaient même pas pris la peine d'informer le public que le corps était exposé dans une chapelle ardente à l'hôpital St John et que l'enterrement aurait lieu le lendemain à 8 heures. Jun-ki sentit la colère bouillonner en lui. Une colère malheureusement bien impuissante.

Bang ! Bang ! Bang ! Quelqu'un cognait à grands coups sur la porte métallique de l'atelier, sans considération pour l'occupant des lieux. Jun-ki ouvrit la porte et se trouva nez à nez avec un homme de grande taille et de forte carrure qui lui évoqua aussitôt un hippopotame. L'inconnu devait avoir la quarantaine bien tassée.

— Kim Jun-ki ?

Jun-ki ne l'avait jamais vu. Sans lui laisser le temps de répondre, l'homme entra.

— Je vous ai appelé hier, enchaîna-t-il. Je suis l'inspecteur Kim Jeong-su.

— Ah oui, en effet.

Avec le même naturel que s'il avait été en visite chez un ami proche, le policier alla s'asseoir sur le canapé au milieu du séjour.

Jun-ki sortit une canette de jus de fruit du réfrigérateur et la lui tendit. L'inspecteur la but d'une seule lampée puis écrasa la canette dans sa main.

— Vous vous êtes remis un peu du choc ?

— Oui, ça va.

— Tant mieux ! Je n'ai pas beaucoup de temps, j'irai droit au but. Vous devez vous douter de la raison de ma présence ici : vous êtes l'une des dernières personnes à avoir vu le directeur Pak vivant, déclara Kim Jeong-su d'un ton soudain brutal.

Jun-ki se sentit vexé. Mais que pouvait-il faire face à un représentant de la loi ? Il n'avait pas du tout intérêt à se le mettre à dos.

— Oui, je sais.

— Je peux fumer ?

Kim Jeong-su ne demandait pas la permission, il le mettait devant le fait accompli. Il sortit une cigarette, l'alluma, puis, après avoir exhalé une bouffée de fumée, reprit :

— Racontez-moi tout ce dont vous vous souvenez. Que vous a-t-il dit ?

— Il a surtout parlé de mon exposition qui doit avoir lieu dans deux semaines.

— Quoi d'autre ?

— Il m'a demandé si je comptais passer aux bureaux d'*Art Field*. Il voulait que je leur apporte un manuscrit.

— C'est tout ?

— Peut-être...

— Peut-être ? Vous n'êtes pas sérieux ! Vous vous rendez compte que vous êtes un témoin capital ? Je ne me contenterai pas d'un « peut-être ».

Jun-ki rapporta alors dans les moindres détails tout ce qu'il se rappelait, depuis le moment où il était entré dans le bureau du directeur jusqu'à celui où il en était ressorti : l'étrange question que Pak lui avait posée au sujet de l'art, le catalogue des œuvres de Lim Yeong-suk qu'il lui avait offert...

Cigarette aux lèvres, Kim Jeong-su notait tout dans son carnet. Le récit terminé, il demanda à Jun-ki de lui montrer le cadeau de Pak. Il feuilleta le livre un moment puis le referma d'un geste las. Le ticket d'entrée pour l'exposition sur l'école de Venise ne semblait pas avoir éveillé en lui la moindre parcelle d'intérêt.

Jun-ki s'avisa alors qu'il avait oublié de lui parler du tableau *La Tempête*. Tant pis ! Après tout, ce n'était sûrement pas important.

L'inspecteur prit une autre cigarette et demanda :

— Avez-vous une idée de ce que contenait ce fameux manuscrit ? Celui que vous avez perdu sur le pont au-dessus du fleuve Han ?

— Vous êtes au courant ?

— Je suis passé cet après-midi aux bureaux d'*Art Field*. C'est là qu'on m'en a parlé. Avez-vous lu cet article ?

— Non, je n'ai vu que le titre. Il s'appelait : « Les Rats de musée ». Est-ce que ça a un rapport avec son suicide ?

— Pour l'instant, on n'en sait rien, mais vu que le directeur Pak l'a écrit juste avant de mettre fin à ses jours, il est normal qu'on s'y intéresse. Il ne s'agit peut-être pas d'un banal éditorial.

— C'est une faute impardonnable de ma part.

— C'est trop tard, maintenant. Mais ne vous bilez pas trop pour ça. On est en train de ratisser les berges du fleuve, on va peut-être le retrouver.

— Vous pourriez en réimprimer une copie, non ?

— Ne vous inquiétez pas, on fera ce qu'il faut.

— Mais... c'est normal de faire une enquête sur un suicide ? Vous croyez que ça pourrait ne pas en être un ?

— Le suicide ne fait aucun doute, répondit l'inspecteur sans plus de commentaire.

Quelque chose clochait dans cette histoire, se dit Jun-ki. Mais quoi ?

L'inspecteur reprit la parole :

— Vous connaissez le peintre Ji Man-kyu ?

— Bien sûr ! Je suis peintre moi-même, vous savez ! Il est mort dans un accident de voiture l'année dernière.

— Et le peintre Yun Hou ?

— Naturellement ! Il enseignait la peinture orientale dans mon école. Il a disparu il y a un an.

— Vous voyez où je veux en venir ?

— Vous voulez dire...

Mais l'inspecteur Kim n'eut pas la patience de le laisser achever sa phrase.

— Ji Man-kyu et Yun Hou étaient des personnages représentatifs du musée Jeongno. Et ils lui étaient tous les deux liés par des contrats d'exclusivité. L'un est mort, l'autre a disparu. Et voilà maintenant que c'est le directeur Pak qui se suicide. Tous les trois ont un point commun : le musée.

— Avez-vous découvert d'autres liens entre eux ?

Les yeux rivés sur Jun-ki, Kim Jeong-su ne répondit pas.

— Bon, je m'en vais, finit-il par dire en se levant.

— Vous avez fini de m'interroger ?



L'inspecteur lui adressa un sourire goguenard et pointa l'index vers lui en faisant le geste d'appuyer sur la détente d'un pistolet.

— Occupez-vous seulement de préparer votre exposition, dit-il. Vous n'avez rien à voir avec cette affaire.

Une fois l'inspecteur parti, Jun-ki regagna le canapé. Il resta assis un long moment, l'air absent, puis il alla étendre son corps fatigué sur son lit pliant.

Chez Lim Yeong-suk, toutes les lumières étaient allumées. L'inspecteur Kim, assis sur le canapé, admirait les tableaux et sculptures qui envahissaient le salon. Se pouvait-il que ces œuvres eussent un pouvoir de guérison ? En tout cas, le policier avait les idées plus claires et son mal de tête avait disparu. Lim Yeong-suk apporta deux tasses de café et une assiette de fruits coupés en morceaux et s'installa en face de l'inspecteur.

— Décidément, nous ne nous voyons que dans des circonstances malheureuses ! remarqua-t-elle.

— Je suis soulagé de vous trouver plus sereine que je ne le craignais, répondit Kim.

— Vous verrez quand vous aurez mon âge ! Plus on vieillit, moins les événements ont de prise sur vous. Finalement, prendre de l'âge n'est pas forcément une mauvaise chose. Au fait, avez-vous rencontré les conservateurs du musée ?

Chez elle, Lim Yeong-suk ressemblait plus à une voisine aimable qu'à une artiste célèbre, ce qui n'empêchait pas ses manières de femme ayant une longue expérience du monde d'agacer un brin l'inspecteur.

— Oui, je me suis entretenu avec chacun d'eux, répondit-il avec indifférence. J'ai aussi vu Kim Jun-ki.

— Comment va-t-il ?

— Il est un peu choqué.

— Il se remettra vite, il a plus de cran qu'il n'y paraît. Par contre, j'ai entendu dire que Yang Nuri avait été hospitalisée, est-ce vrai ?

— En effet.

— Elle semble avoir autant de courage qu'un homme, mais il ne faut pas s'y fier. En réalité, elle est fragile et sensible. Une femme, en somme ! Un spectacle aussi horrible... Mais, je vous en prie, servez-vous.

— Merci.

Par politesse, Kim prit un morceau de pomme. Il commençait à connaître Lim Yeong-suk. Cela faisait au moins dix fois qu'il venait chez elle, dans le quartier de Cheongundong. Lorsque son mari, Yun Hou avait disparu un an plus tôt, c'était lui qui avait été chargé de l'enquête.

Kim Jeong-su accomplissait son devoir avec zèle, comme d'habitude, et Mme Lim, qui l'avait déjà vu à l'œuvre et savait qu'il n'était pas homme à ménager jamais sa peine, lui accordait maintenant sa confiance.

— Comment s'est passée la réunion du Conseil d'administration du musée Jeongno ? demanda le policier.

— Nous avons décidé d'élire un nouveau directeur dans trois mois. En attendant, nous avons demandé à M. Byeon, l'actuel conservateur en chef, d'assurer l'intérim.

— C'est ce que je pensais. J'ai lu dans la presse, il y a un mois, que c'était l'une des trois grandes figures du monde artistique contemporain, un vrai personnage !

— En fait, nous avons dû le nommer à titre provisoire car il a refusé catégoriquement le poste de directeur. Mais, à mon avis, il finira bien par accepter. Comme c'est déjà lui qui se charge de la gestion au quotidien du musée depuis deux ans, ce serait bien qu'il continue.

Kim Jeong-su avala son morceau de pomme et conclut :

— Finalement, tout s'arrange, non ?

— Comme vous dites ! laissa tomber Mme Lim en évitant le regard de l'inspecteur.

Au moment de la disparition de Yun Hou, Kim avait flairé un crime, persuadé que l'affaire avait un rapport avec la mort du peintre Ji Man-kyu renversé par un chauffard. Vu que les deux hommes étaient liés par contrat au musée Jeongno, c'était sûrement de ce côté-là qu'il fallait chercher.

Fort de ses soupçons, il avait voulu mener à bien son enquête, mais le directeur Pak Kilyong et Lim Yeongsuk s'y étaient opposés. Ils avaient trouvé offensant de transformer ces deux tristes événements en affaires criminelles. L'inspecteur avait très bien compris qu'il ne s'agissait là que d'une excuse. En réalité, ce qu'ils redoutaient, c'était plutôt que l'image de leur musée et, plus largement, du monde artistique, n'en sorte salie. Depuis deux ou trois ans, le marché de la peinture prospérait. Il attirait une foule d'investisseurs et des sommes d'argent sans précédent étaient en jeu. Les deux affaires malheureuses liées au musée Jeongno auraient risqué de faire retomber ce bel élan.

Comme le musée Jeongno et les familles des victimes, pourtant directement concernés, avaient voulu faire cesser les investigations, les deux dossiers avaient été classés. Cette fois, cependant, c'était le directeur Pak, figure emblématique du monde artistique, qui s'était donné la mort. Mais pourquoi ?

— Toutefois, en ce qui concerne le suicide du directeur, je vais être obligé d'ouvrir une enquête, reprit le policier.

— Je suis mal placée pour vous en empêcher. Je ne peux que vous soutenir. Que comptez-vous faire ?

— Il faut que la vérité éclate. Le conservateur Byeon m'a déjà demandé personnellement de prendre les choses en main.

— Il m'en a parlé. Avez-vous trouvé une piste?

Kim Jeong-su, tout en sirotant son café, fixa son regard dans le vide.

— Pour vous dire la vérité, répondit-il au bout d'un silence, j'ai une petite idée.

— Laquelle?

— Lors de la disparition de votre mari, l'inspecteur Nam Su-yeong, mon coéquipier, a rencontré plusieurs professionnels de l'art.

— Et alors?

— Il a appris des choses au sujet du conservateur Na Yeong-ho.

— Quelles choses?

— Apparemment, depuis plusieurs années, M. Na use de pots-de-vin pour favoriser les artistes du musée Jeongno lors de biennales ou de grands concours internationaux organisés à l'étranger. Il aurait joué un rôle décisif dans la remise du grand prix de la biennale de Madrid à Ji Man-kyu et de celui du concours international de peinture orientale à Yun Hou en Chine. Et aussi...

— Ah, je vois! l'interrompit Mme Lim. Cette histoire, tout le monde la connaît. Mais c'est absolument faux. Si vous prêtez attention à ce genre de rumeur, vous n'arriverez nulle part et, en plus, vous vous couvrirez de ridicule. Le conservateur Na s'occupe uniquement d'organiser les expositions de peintres coréens. S'il y a une personne en mesure d'exercer de quelconques pressions, ce serait plutôt la conservatrice Kang. Elle, elle est effectivement chargée de tout ce qui touche à l'étranger.

— Pourtant, mes sources d'informations sont tout à fait fiables.

— Pourquoi M. Na se livrerait-il à pareilles activités ? Il n'est pas conservateur free lance, il est salarié par le musée Jeongno. Il n'a aucune raison de se risquer dans des affaires louches.

— Mais si le directeur Pak était impliqué, ça changerait tout, non ?

— Inimaginable ! riposta Lim Yeong-suk avec une grimace. Vous savez, inspecteur, le directeur Pak a eu soixante-quatorze ans cette année. Non seulement c'était un homme intègre, mais il était aussi à l'âge où l'on se prépare à quitter le monde sereinement. Depuis que son fils aîné a succombé à une crise cardiaque, il y a trois ans, sa santé s'était beaucoup détériorée. Personne n'était au courant, mais il se faisait soigner pour dépression. Qu'aurait-il eu à gagner là-dedans ?

— Madame Lim, en tant que policier, j'analyse les faits avec objectivité. Les magouilles sont plus fréquentes que vous ne le pensez, même dans les milieux artistiques. Pak Kilyong avait tout intérêt à demander à Na Yeong-ho plutôt qu'à Mme Kang de se salir les mains, car il ne serait venu à l'idée de personne de le soupçonner.

— Admettons, répliqua Mme Lim qui commençait à s'impatienter. Mais quel rapport avec la série de malheurs qui a frappé notre musée ? Je veux dire, l'accident, la disparition et le suicide ?

— Justement, c'est ce que je vais essayer de découvrir.

— Je vois. Après tout, c'est votre métier. Je n'ai pas à vous dire ce que vous devez faire. Mais évitez autant que possible d'émettre des suppositions gratuites. Ce n'est pas respectueux à l'égard du défunt.

— Je n'ai fait que vous exprimer ce que je pensais, en toute franchise. Si je suis allé trop loin, je vous prie de

m'excuser. Reste que la clé de l'énigme se trouve à l'intérieur du musée. Là-dessus, j'en mettrais ma main au feu.

Lim Yeong-suk, visiblement vexée, garda le silence quelques instants.

— Avant de tirer des conclusions hâtives, je vous conseille de parler à d'autres personnes, lâcha-t-elle enfin, l'air contrarié. Ne vous enfermez pas dans vos convictions, tâchez de considérer la question sous des angles différents. Vous savez, les artistes ont des avis divergents sur tout. Dans ce milieu, c'est pratiquement obligatoire. Ils sont même capables de prendre n'importe quel sujet et d'en faire tout un roman. Vous devez vous montrer très vigilant sur ce point.

— Merci du conseil.

La conversation s'arrêta là et Kim Jeong-su finit son café.

Lim Yeong-suk contempla les tableaux accrochés aux murs de son salon d'un air accablé. La vision du musée Jeongno pris dans une tourmente lui traversa l'esprit. Elle ferma les yeux pour la chasser.

Kim Jun-ki faisait les cent pas devant la chapelle où devait se dérouler la cérémonie à la mémoire du directeur Pak. L'endroit était bien modeste pour évoquer l'œuvre de toute une vie. Même si la famille avait préféré que l'enterrement ait lieu dans l'intimité, il était tout de même étrange de voir si peu de représentants du monde de la peinture. Seules les fleurs artificielles envoyées par des personnages de haut rang témoignaient de la brillante carrière du défunt.

— Monsieur Kim Jun-ki! appela Na Yeong-ho. Merci d'être venu.

Dans son visage aux traits grossiers, ses yeux étaient injectés de sang. Il avait sans doute très mal dormi.

— Vous devriez vous reposer, lui conseilla Jun-ki.

— Pas avant que tout soit rentré dans l'ordre. A propos, la préparation de votre exposition se déroule-t-elle comme vous le voulez? Il ne faudrait pas que ce malheur l'empêche d'avoir lieu comme prévu. J'espère que vous n'avez pas renoncé.

— Non, ne vous inquiétez pas pour ça.

— Très bien, vous me voyez rassuré. Notre musée doit coûte que coûte poursuivre ses activités normalement, surtout en ce qui concerne la rétrospective de

Mme Lim et votre future exposition. Le destin du musée Jeongno va se jouer au cours du mois à venir. Nous devons tout faire pour que ce soit une réussite. Ce qui sera aussi un moyen de répondre au vœu de notre défunt directeur.

— Je comprends.

— Je vous laisse, je dois commencer la cérémonie. Je vous appellerai ce week-end. Nous discuterons des derniers détails de votre exposition à ce moment-là.

Kim Jun-ki regarda Na Yeong-ho disparaître à l'intérieur. Tout s'embrouillait dans sa tête. Il y avait encore deux jours, il était tout fier de faire sa première expo individuelle au musée Jeongno et aussi excité que s'il avait eu le monde entier à ses pieds. Et maintenant, il n'y avait plus nulle trace de joie dans son cœur. Au lieu de rencontrer les conservateurs, il avait reçu la visite d'un inspecteur de police, et au lieu de se rendre au musée, il se retrouvait devant une chapelle pour assister à un service funèbre. Quelque chose de moche se tramait au musée Jeongno. Même lui, qui s'intéressait peu à ce qui se passait autour de lui, pouvait le sentir.

— Jun-ki! appela Oh Jinhwan. Tu es venu!

— Bonjour! C'était le moins que je puisse faire.

— Oui, je te comprends. Tu n'as vraiment pas de veine! A deux semaines de l'ouverture de ton expo!

— Il vaut mieux que je le considère comme une chance. Si ça se trouve, cela m'évitera un malheur encore plus grand.

— Tu as vu? Il n'y a pas beaucoup de monde. Pour l'enterrement du fils du directeur Pak, ils étaient dix fois plus nombreux. Ce qui montre bien à quel point les gens agissent par calcul.

— Tu as appris ce qui s'était passé avec le manuscrit? Je suis vraiment désolé.



— Si tu veux parler de l'article sur les rats de musée, ce n'est pas grave. Pour l'instant, il y a plus important.

— Quoi ?

Oh Jinhwan jeta un regard autour de lui avant de proposer :

— Si tu es libre demain soir, allons boire un verre ensemble.

— Si tu veux...

— Parfait. Je vais entrer pour faire une interview. Observe bien ce qui se passe. Une page de l'histoire de la peinture coréenne va se tourner.

Sur ces paroles énigmatiques, Oh Jinhwan entra dans la chapelle d'un pas pressé.

La cafétéria du musée, fermée pour cause de décès, était déserte et morne. Byeon Jaebeom entra et alluma immédiatement toutes les lumières. Aussitôt, le musée retrouva l'aspect qu'il avait pendant le jour, tranquille et rassurant.

Kim Jeong-su avait toujours pensé que les musées étaient des endroits où l'on venait pour découvrir des merveilles. Ils étaient chargés de préserver le beau et le sublime, même quand le monde extérieur devenait le théâtre d'événements violents et sordides. Mais à la suite de l'accident mystérieux de Ji Man-kyu et de la disparition de Yun Hou, l'inspecteur avait pris conscience que l'art était un produit humain comme les autres et ne pouvait donc échapper à la dure réalité. Pourtant, au fond de lui, il conservait toujours une vision romantique de la peinture.

Byeon Jaebeom s'installa à une table et sortit un paquet de cigarettes de sa poche. Gêné par le regard insistant de l'inspecteur, il dit, comme pour se justifier :

— J'ai arrêté de fumer il y a sept ans, mais parfois, dans les moments difficiles, ça me reprend.

Il offrit une cigarette à Kim Jeong-su et l'alluma. Byeon Jaebeom avait la quarantaine grassouillette. Dans l'ensemble, il donnait l'image d'un homme doux, de quelqu'un qui vous met tout de suite à l'aise. Mais dans son regard d'aigle, on percevait l'autorité de celui qui faisait la pluie et le beau temps dans le petit monde de la peinture.

— Dès demain, au nom de la famille du directeur Pak, Kang Yun-hui ou Na Yeong-ho porteront plainte officiellement, annonça-t-il.

— Je n'irai pas par quatre chemins, prévint le policier en faisant tomber la cendre de sa cigarette. Pour quelle raison le directeur Pak s'est-il suicidé ?

Byeon Jaebeom ferma les yeux, les rouvrit. Son visage accusait une grande fatigue.

— Je vais vous répondre franchement. Les médias présentaient le directeur Pak comme quelqu'un de très important dans le milieu de la peinture coréenne, mais ce n'était pas forcément l'avis de tous les professionnels. Loin de moi l'idée de le dénigrer, mais, vous savez, quand on est brillant, on se fait toujours des ennemis.

— Bien sûr.

— Il faut que je vous dise : depuis deux ou trois ans, de grosses sommes d'argent ont été investies dans la peinture et, comme vous le savez, l'argent pollue l'art.

— Oui, sûrement. Et alors ?

— Je voulais déjà vous en parler au moment de la disparition du peintre Yun, mais, à l'époque, le directeur Pak s'y était farouchement opposé...

Byeon Jaebeom n'acheva pas. Il écrasa sa cigarette dans le cendrier. Sans un mot, Kim attendit qu'il poursuive.

— Connaissez-vous la FAC, la Fédération des artistes coréens? reprit Byeon.

— J'en ai entendu parler.

— Je vais vous expliquer de quoi il retourne. Il y a encore cinq ans, plus de deux tiers des statues dans les jardins publics et privés et plus de la moitié des œuvres artistiques qui décorent les grands immeubles de bureaux étaient produits par des artistes de la FAC. La fédération percevait entre 30 et 40 % de commission de la part de ses membres. Elle faisait des bénéfices annuels colossaux.

— Et alors?

— Il n'y a rien là que de tout à fait normal, c'est vrai. Après tout, il faut bien que les professionnels de l'art gagnent leur vie. Le problème réside dans les moyens qu'utilisait la FAC pour décrocher ces contrats. Il paraît qu'elle avait recours aux services de la mafia. Et comme tout ce qui l'intéressait, c'était de gagner un maximum d'argent, la qualité des œuvres s'en ressentait forcément. Il lui arrivait souvent de vendre des œuvres d'anonymes sous la signature de grands artistes ou même carrément des faux. On la surnommait la FMC, Fédération des mafieux coréens, ou encore la FEC, Fédération des escrocs coréens.

— Je vois.

— Elle avait fini par ternir l'image de l'art en Corée. Alors, le directeur Pak est intervenu. Il a exigé une totale transparence dans les transactions et a même fait en sorte qu'une nouvelle loi soit votée à ce sujet. Il voulait ainsi éviter tout conflit à propos du choix des œuvres proposées à la vente, inciter les artistes à produire des œuvres de meilleure qualité et donner les mêmes chances à tous les musées-galeries de vendre leurs artistes. Grâce à ses efforts, il a lavé la réputation de nos

musées, et cela a permis aux artistes sous contrat de se consacrer entièrement à la création.

— C'était louable de sa part, mais il a dû prodigieusement agacer la FAC.

— Et comment ! Ils nous ont envoyé des lettres d'insultes et nous ont même menacés de porter plainte, ce qui est un comble ! Ils ont tout fait pour nous pourrir la vie. Si je les soupçonne d'être impliqués dans le suicide du directeur Pak, c'est surtout à cause de ce qui s'est passé avec le peintre Ji Man-kyu. Il y a quatre ans, Ji Man-kyu était lié par contrat au musée-galerie de la Nation administré par la FAC. Son talent n'avait pas encore été reconnu à sa juste valeur. Le directeur Pak, qui était le premier à le déplorer, l'a convaincu de travailler pour notre musée. A partir de là, il est devenu mondialement connu et sa cote a atteint des records, du moins par rapport à celle des artistes coréens encore en vie. La FAC a tenté de le reprendre, mais évidemment, il a refusé. Il faut dire qu'à l'époque la FAC exploitait les artistes qui lui étaient liés par contrat en prélevant une commission qui atteignait 60 % sur chaque œuvre vendue.

L'inspecteur Kim hocha la tête à deux reprises et alluma une nouvelle cigarette.

— Ji Man-kyu a subi toutes sortes de harcèlement et de menace et on a même attenté deux fois à sa vie. Malgré tout, il lui était impossible de porter plainte à la police.

— Il avait peur des représailles ?

— En partie, mais c'est surtout parce qu'il craignait que cela ne nuise à sa réputation. Si ses démêlés avec la FAC étaient arrivés aux oreilles du public, sa cote aurait dégringolé et sa carrière aurait été fichue.

— Ça a dû être un véritable enfer pour lui.

— Les artistes ressemblent un peu à des vedettes du show-business, ils vendent leur image. Il est rare qu'ils

risquent leur gagne-pain et leur renom en collaborant avec la police. Vous devrez garder cela en tête au cours de votre enquête, sinon vous tournerez en rond sans jamais toucher à l'essentiel.

— Très bien, j'en tiendrai compte lorsque j'interrogerai les représentants de la FAC.

— Il y a quelque temps, un juge d'instruction a enquêté sur la FAC. N'hésitez pas à lui demander conseil, il pourra sûrement vous aider.

— Merci, je ne manquerai pas de le consulter.

— J'ai aussi quelques soupçons à propos d'une société de vente aux enchères appelée Yujin Auction. Vous la connaissez ?

— Non.

— Yujin Auction est une salle des ventes spécialisée dans la peinture orientale. C'est un vrai nid d'escrocs. Pour décupler la valeur d'œuvres médiocres, elle a carrément acheté un journaliste, un critique d'art et trois ou quatre professeurs d'université. Elle fait aussi fabriquer des faux en Chine et gagne des sommes faramineuses grâce à ses manœuvres frauduleuses. Le peintre Yun Hou, qui ne supportait pas ces magouilles, a interdit à ses étudiants de l'École des beaux-arts d'avoir affaire à Yujin Auction.

— Le peintre Yun ?

— Ses intentions étaient évidentes. Il voulait causer la faillite de la salle des ventes. C'était tout à fait faisable, car le département de peinture orientale de l'école possède une réelle influence dans son domaine. Or, le représentant de Yujin Auction est le frère aîné du secrétaire général de la FAC.

— Si je vous suis bien, Yujin Auction et la FAC sont liés...

— Le monde de l'art est tout petit. Il suffit de faire un pas pour tomber sur un ami, un ancien camarade de classe ou quelqu'un de votre village natal. A mesure que vous avancerez dans votre enquête, vous vous rendrez compte que tout est mêlé.

— Donc, d'après vous, le suicide du directeur Pak pourrait avoir un rapport avec des groupes comme la FAC ou Yujin Auction.

Byeon Jaebeom hocha lentement la tête avant de poursuivre :

— Depuis le début de l'année, le directeur Pak avait beaucoup changé. Il ne s'occupait presque plus de gérer le musée, alors qu'avant il y consacrait tout son temps. Il n'était plus le même. Il a commencé à se méfier de tout le monde. Rencontrer les professionnels du milieu artistique était devenu pour lui une corvée.

— Il avait sans doute reçu un choc psychologique.

— C'est aussi mon avis. Sa dépression, les menaces de la FAC, la mort de Ji Man-kyu, la disparition du Yun Hou, le décès de son fils aîné... Pas facile de supporter tout ça. Il était vraiment au bout du rouleau, aussi bien moralement que physiquement.

— Avez-vous conservé les lettres de menace et autres preuves de chantage envoyées par la FAC ?

— Bien sûr, je vous les montre quand vous voulez.

Sans se presser, l'inspecteur Kim éteignit sa cigarette avant d'en allumer aussitôt une autre. Puis il répéta ce qu'il avait dit à Mme Lim au sujet des pots-de-vin versés par Na Yeong-ho. Byeon Jaebeom sembla trouver ses propos absurdes.

— Il faudrait d'abord définir à quel moment une somme d'argent devient un dessous-de-table et non plus seulement un simple geste de sociabilité, dit-il avec un sourire. Toutes ces rumeurs sont très exagérées.

C'est la FAC qui les propage. Et encore, ce n'est rien à côté de ses machinations diaboliques. A vous couper le souffle!

— Vous voulez dire qu'il ne s'agissait pas de bak-chichs?

— Je sais que ça va vous donner du travail en plus, mais je vous conseille d'examiner les documents qui s'y rapportent. Il ne vous faudra pas plus d'une journée pour vous apercevoir que toute cette histoire n'a rien à voir avec la réalité.

— Très bien, je le ferai.

— Alors dépêchez-vous, car il s'est déjà produit un autre incident malheureux.

— De quoi parlez-vous?

— Vous êtes au courant de ce qui est arrivé à l'article « Les Rats de musée »?

— Oui, et alors?

— Tout à l'heure, le conservateur Na est entré dans le bureau du directeur sous la surveillance des policiers. Il a cherché l'article en question dans l'ordinateur. Et il s'est aperçu que le portable avait été remplacé.

— Comment? s'étonna l'inspecteur Kim avec une moue de contrariété.

Voilà une situation qu'il n'avait pas prévue.

— Quelqu'un a dû faire l'échange avant que la nouvelle du suicide ne soit connue, car après, il est devenu impossible d'entrer dans le bureau.

L'inspecteur se mit à réfléchir en se frottant les mains. Quelle erreur de n'avoir pas pensé à vérifier immédiatement le contenu du portable! Celui qui l'avait volé était un malin. Il ne s'était pas contenté de subtiliser l'ordinateur, il l'avait remplacé. Quel flair! Si l'appareil avait disparu, cela aurait aussitôt mis la puce à l'oreille de la police qui l'aurait cherché sans tarder.

Alors que là, au bout de deux jours, il serait difficile de le retrouver.

— Le jour de l'inauguration, tous les VIP étaient présents, reprit Byeon Jaebom. Et parmi eux, bien sûr, beaucoup de membres de la FAC.

— La clé de l'énigme se trouve donc dans ce fameux manuscrit.

— Exactement. Quelqu'un savait qu'il n'était pas question d'un simple éditorial. Je suis sûr que l'article parlait de la FAC.

Pour l'instant, le policier n'avait aucun moyen de savoir si le conservateur disait ou non la vérité. L'affaire se révélait plus tordue qu'il ne l'avait pensé. La situation exigeait beaucoup de doigté et de sang-froid. En plus de vingt ans de carrière, il ne s'était jamais frotté au monde de l'art. A présent, il s'y voyait obligé.



Le lendemain soir, Kim Jun-ki rencontra Oh Jinhwan dans un restaurant japonais du quartier de Yeo-ido. Les deux hommes ne sortaient pas seulement de la même école, leur relation allait bien au-delà. Oh Jinhwan appréciait grandement le talent et le sens artistique de Jun-ki qui lui-même admirait Oh Jinhwan depuis toujours, à ses yeux le meilleur critique d'art du pays.

— J'ai eu un mauvais pressentiment, commença Oh Jinhwan en servant du *soju* à son ami, quand le directeur Pak a tout à coup interrompu l'exposition sur l'école de Venise, malgré son succès, pour organiser une rétrospective de Lim Yeong-suk à la dernière minute. Tu vois, je ne m'étais pas trompé...

Les deux jeunes gens trinquèrent avant de vider leurs verres.

— A ton avis, pourquoi le directeur Pak s'est-il suicidé? demanda Jun-ki.

— Je viens d'avoir le conservateur Byeon au téléphone. Il m'a dit qu'une enquête était ouverte, et pas seulement sur le suicide, mais sur tout ce qui s'est passé dernièrement au musée Jeongno. La police est décidée à connaître la vérité sur l'accident de Ji Man-kyu et la disparition de Yun Hou.

— C'est bien ce que je pensais. L'inspecteur Kim Jeong-su m'en a parlé quand il est venu me voir à mon atelier.

— Ça ne m'étonne pas. Il y a longtemps que ces deux affaires l'intriguent. Il a toujours eu l'air de croire qu'il y avait quelque chose derrière tout ça. Mais il n'avait pu y fourrer son nez, car le musée Jeongno, non seulement s'y était opposé, mais avait catégoriquement refusé de répondre à ses questions. Seulement, maintenant, le musée ne peut plus se permettre de faire comme si de rien n'était.

— C'est tout le monde artistique qui va être ébranlé.

— Sans doute. Mais que ça ne nous empêche pas de boire un coup!

Oh Jinhwan descendit un autre verre, puis murmura entre ses dents :

— Je ne suis pas sûr qu'il sache bien se débrouiller, ce flic.

— Il m'a semblé être un homme très compétent.

— Il a peut-être de l'expérience en matière d'enquêtes policières, mais ce n'est pas ça qui va l'aider. Pour celui qui n'y connaît rien, le milieu de l'art ressemble un peu à un tableau abstrait. Totalement hermétique! Il faut déjà commencer par comprendre son fonctionnement. C'est un milieu qui cache une foule de mystères, les vrais secrets aussi bien que les secrets de Polichinelle. Et il est primordial de savoir les distinguer.

— Je compte sur toi pour lui donner un coup de main.

— Justement, j'avais l'intention de le rencontrer.

— Tu n'as pas répondu à ma question de tout à l'heure. Qu'est-ce qui a poussé le directeur Pak à mettre fin à ses jours?

Oh Jinhwan réfléchit un instant puis hocha la tête d'un air décidé. Il approcha sa chaise de la table et demanda :

— Tu te souviens de l'article que j'ai publié l'année dernière sur les fausses antiquités?

— Oui, bien sûr, il a même provoqué un beau tapage!

— Pourtant, il existe des faux dans bien d'autres domaines.

— Tu veux dire...

— Depuis le début de l'année, je prépare un article sur les faux tableaux.

— Hum! Ça ne doit pas être facile de se documenter là-dessus.

— Pire que ce que tu crois... Je pense que le suicide du directeur a un rapport avec des faux tableaux.

Jun-ki demeura abasourdi. L'un des plus grands personnages de l'art contemporain coréen était impliqué dans un trafic de faux? Il y avait de quoi tomber de haut! Quelle déception! Qu'est-ce que son ami allait encore lui apprendre?

— Aujourd'hui, sur les marchés parallèles circulent un grand nombre de faux Seo Minyong, Na Jinsu, Chae Hyeokjin, Kim Cheonsu, Ji Man-kyu, et même des Lim Yeong-suk. Tous liés au musée Jeongno par contrat.

— Il n'y a là rien d'extraordinaire. Ces peintres sont très connus, il est normal qu'on les imite. Regarde, par exemple, Yi Jung-seob ou Pak Su-keun. Il se vend plus de faux que d'œuvres originales.

— Oui, mais cette fois, c'est différent.

— En quoi?

— D'abord, sur le plan de la qualité.

— Tu veux dire que nous avons des Han van Meegeren et des Paul Gachet en Corée?

— Ces deux-là, à côté, c'étaient des romantiques. Ce que nous avons chez nous, ce sont des escrocs de la pire espèce. Non seulement ils produisent des faux d'une

perfection stupéfiante, mais ils savent les écouler avec un professionnalisme à toute épreuve. Pour la plupart, ils les expédient d'abord à l'étranger, ensuite ils les font discrètement revenir en Corée.

— Ça m'a l'air bien compliqué. Ils doivent être super organisés pour disposer des réseaux nécessaires.

— C'est exactement là où je voulais en venir.

Oh Jinhwan but encore un verre et Jun-ki le resservit.

— En enquêtant pour mon article, je me suis rendu compte que la contrefaçon était un véritable travail d'entreprise. Les gens considèrent en général les faussaires comme des tricheurs, mais ils se trompent. La plupart ont une solide formation artistique et certains ont même remporté des prix prestigieux. Une fois que le grand patron de cette mafia a choisi un artiste à copier, un faussaire étudie son œuvre avec minutie puis se met à l'imiter. Photographier un tableau et le projeter sur écran, ça ne se fait plus depuis belle lurette.

— Un jour, j'ai vu des experts analyser une œuvre de Yi Jung-seob. On dirait du travail de police scientifique. Ils ne se contentent pas d'examiner le tableau à l'œil nu, ils le passent aux rayons infrarouges et ultraviolets. Grâce à ça, ils arrivent à repérer les différentes couches de peinture et le fond utilisé. Ils peuvent distinguer chaque trait de pinceau, chaque salissure. Du coup, ils sont capables d'identifier la technique propre à chaque peintre qu'ils entrent ensuite dans une base de données. Alors, pour fabriquer un faux, il faut être meilleur qu'eux.

— Le crime fait progresser la science, et vice-versa. C'est un cycle sans fin.

— J'ai pourtant l'impression que les faussaires ont toujours un tour d'avance. Même Marie de Médicis, la femme de Henri IV, qui était très perspicace, s'est laissé

duper par une copie d'un tableau de Holbein. Et le Metropolitan Museum of Art de New York a acheté *La Vierge à l'enfant* de Duccio di Buoninsegna pour plus de 45 millions de dollars, alors qu'il s'agit peut-être d'un faux.

— Tromper le Metropolitan! Quel culot!

— Moi, ce qui m'impressionne le plus, c'est leur filière pour écouler les marchandises.

— Comme tu dis! C'est d'ailleurs là-dessus que je me suis cassé les dents en faisant mon enquête. Quand j'ai écrit mon article sur les fausses antiquités, le plus gros problème auquel je me suis heurté concernait surtout l'authentification, mais pour celui sur les faux tableaux, j'ai eu un mal fou à m'introduire dans les réseaux clandestins.

— Tu as quand même réussi?

— Jusqu'à un certain point. Du moins, je le crois. Mais qui peut savoir où se trouve celui qui est à la tête?

— Alors tu penses que le directeur Pak s'est suicidé à cause de faux tableaux des artistes de Jeongno? La situation lui aurait échappé et il aurait préféré en finir?

Oh Jinhwan dévisagea Jun-ki puis poussa un soupir et répondit :

— J'ai encore plein de choses à te dire, mais le moment n'est pas encore venu.

— Comme tu veux.

— J'ai rendez-vous avec les conservateurs du musée Jeongno après-demain. J'en saurai peut-être davantage après cela. Au fait, tu sais ce qui est arrivé à l'éditorial dans l'ordinateur du directeur?

Jun-ki secoua la tête. Oh Jinhwan eut un rire de dérision.

— Il a disparu!

— Quoi?

— Quelqu'un a remplacé le portable.

Le visage de Jun-ki s'assombrit.

— Quelle bêtise j'ai faite! soupira-t-il en baissant la tête. Je suis vraiment désolé. Si quelqu'un a pris la peine de subtiliser l'ordinateur, c'est sûrement parce que cet article était plus qu'un éditorial. C'est clair...

— Ne culpabilise pas trop, ça arrive, ce genre de trucs.

— Oui, mais là...

— Il y a plus important... Es-tu sûr du titre de l'article?

— Absolument!

— C'était bien « Les Rats de musée », tu es catégorique?

— Je l'ai vu de mes propres yeux.

Sans un mot, Oh Jinhwan vida un autre verre de *soju*.

— Si je comprends bien, les choses se compliquent, conclut Jun-ki. Qu'est-ce qu'on peut faire? Par où commencer?

— Souviens-toi du « rasoir d'Ockham ».

— Tu veux dire qu'il faut s'en tenir à la solution la plus simple?

— Exactement. Bon, ça suffit pour l'instant.

Oh Jinhwan scruta le visage soucieux de Jun-ki, lui décocha un sourire, puis se leva.

— Je vais aux toilettes. Nous parlerons d'autre chose quand je reviendrai.

Jun-ki entreprit de remettre en ordre dans son esprit tout ce qui concernait l'affaire présente, depuis l'accident de Ji Man-kyu jusqu'au récit d'Oh Jinhwan. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui se cachait derrière tout ça. La seule chose dont il était sûr, c'était qu'il y était maintenant plongé jusqu'au cou. Il avait rencontré le directeur Pak qui lui avait remis un manuscrit, et

ce manuscrit, il l'avait perdu. Au bout du compte, il se retrouvait dans un beau pétrin ! Tout cela ne présageait rien de bon. Il but son verre d'un trait.

Lim Yeong-suk sirotait un café dans son bureau de l'Ecole des beaux-arts de Séoul en compagnie de Byeon Jaebeom et de Chae Jin-min, responsable de la rubrique culturelle du quotidien *Hyundae Ilbo*. Elle venait de donner une interview au journaliste.

Par faveur spéciale, le bureau du professeur Lim était situé dans un lieu particulièrement agréable, au pied d'une petite colline, à l'extérieur du campus. Elle avait d'ordinaire plaisir à retrouver le calme et l'air pur de ces lieux, mais en cet instant précis, l'atmosphère lui semblait plutôt étouffante.

— Je vous remercie de m'avoir accordé cette interview, je sais à quel point vous êtes préoccupée, dit Chae Jin-min en reposant sa tasse.

— Je vous en prie, répondit Mme Lim. Je n'avais aucune raison de vous la refuser. D'autant moins que vous vous êtes déplacé en personne. C'est plutôt moi qui devrais m'excuser de l'avoir repoussée plusieurs fois.

— Merci, monsieur Chae, de vous être abstenu de poser des questions délicates, intervint Byeon Jaebeom. Comme Mme Lim, je compte sur votre journal pour nous aider à rétablir la bonne réputation de notre musée.

Chae Jin-min hocha la tête avant de prononcer d'un ton prudent :

— En vous interrogeant sur l'affaire des faux tableaux de Yi Jung-seob, j'ai omis une question qui me brûlait les lèvres.

Ses deux interlocuteurs le fixèrent avec une certaine inquiétude.

Le journaliste se passa la main dans les cheveux puis reprit :

— J'ai entendu dire qu'un grand nombre de faux tableaux d'artistes du musée Jeongno circulaient sur les marchés parallèles, y compris des copies de vos œuvres, madame Lim. Etes-vous au courant ?

— Bien sûr, répondit Lim Yeong-suk sans hésitation. Ça fait plus de trente ans qu'on en parle. Si on se laisse influencer par ce genre de ragots, on cesse de créer.

— Mais cette fois, c'est différent, insista le journaliste.

— En quoi ? demanda Byeon Jaebeom.

— Vous connaissez Oh Jinhwan, qui écrit pour *Art Field* ? Il est en train de préparer un article sur le sujet.

— Il vous en a parlé ?

— Il ne m'a pas révélé les détails de ses investigations, mais d'après ce qu'il m'a dit, en gros, il existe un gang très organisé qui ne recule devant rien, et bon nombre de ses membres sont des gens très comme il faut. Je trouve ça gonflé de leur part de reproduire des œuvres d'artistes encore en activité, non ? C'en est même choquant.

— Ça n'a rien d'extraordinaire, répondit Byeon Jaebeom avec un léger sourire. Nos artistes sont très connus, il est normal que des faussaires les prennent pour cible. Les escrocs prêts à tout pour de l'argent se fichent pas mal que les peintres soient morts ou vivants. Quant à leur réseau, ils sont bien forcés de travailler avec des gens en règle avec la loi. Ça s'est toujours passé ainsi, de tout temps et dans tous les pays.

— Ce n'est pas exactement ce dont je voulais parler, corrigea le journaliste. Comment vous expliquer ? Ce que m'a rapporté Oh m'a beaucoup impressionné. Vous savez que l'année dernière son article sur les fausses anti-quités a été primé par l'Association des journalistes



coréens? Si quelqu'un d'aussi compétent me confie de telles choses, c'est que la situation est grave.

— A ce point-là? demanda Lim Yeong-suk, l'air soucieux.

Mais ce fut Byeon Jaebeom qui répondit à la place de Chae.

— Oh Jinhwan n'est pas homme à se laisser aveugler par l'ambition ou la gloire. Je dois justement le voir après-demain, je lui poserai la question.

— Vous allez le rencontrer? demanda Lim Yeong-suk.

— Oui, il m'a téléphoné.

— Dans ce cas, demandez-lui des détails sur cette histoire. Nous ne pouvons pas faire comme si M. Chae ne nous avait rien dit.

— Entendu.

— Il ne manquait plus que ça! Comme si je n'avais pas déjà assez de soucis!

— Au fait, monsieur Byeon, dit Chae Jin-min, j'ai appris que la police avait ouvert une enquête.

— En effet, c'est l'inspecteur Kim Jeong-su qui en est chargé, celui-là même qui s'était intéressé aux incidents passés concernant le musée Jeongno. Il m'a déjà interrogé une fois, j'imagine que ce n'est pas fini.

— En tout cas, j'espère qu'il va démêler ce nœud d'embrouilles.

— Pourquoi faut-il que tout cela nous arrive? se lamenta Lim Yeong-suk dans un soupir. Nous n'avons même pas le temps de pleurer la mort de notre directeur. Quelle malchance pour lui! Il a vraiment mal choisi son moment pour mettre fin à ses jours!

Elle essuya ses larmes du revers de la main puis, tout en reniflant, reprit sa tasse de café. Chae Jin-min et Byeon Jaebeom, embarrassés, restèrent cois. Un lourd silence s'installa dans la pièce.